

PHILIPPE YONG



HORS-SOL

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**TU AS TRAVAILLÉ
TU AS PARLÉ
TU AS RÊVÉ
BU, MANGÉ
FAIT L'AMOUR
ET MAINTENANT ?**

MÉMOIRE 
D'ENCRICR

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIRENCRICR.COM
MEMOIRENCRICR.COM

HORS-SOL

REMERCIEMENTS

À Mélikah Abdelmoumen
et Philippe Manevy,
mes merveilleux intercesseurs.

À Rodney Saint-Éloi
et Yara El-Ghadban,
pour leur accueil,
leur confiance, leur écoute.

À celle qui fut et sera toujours
ma première lectrice.

Agronome portugais exilé en France, Alvaro cherche un paradis hors du monde. Il débarque à Montréal, où il croit trouver cet Eden dans une serre hydroponique au *champ des possibles*, dans le Mile-End. Or la serre, univers fragile, est détruite. Alvaro doit tout recommencer en Islande. Amoureux de Hinrika, il rêve de trouver ancrage auprès d'elle. Hors-sol comme les plantes qu'il cultive, Alvaro est confronté à sa condition de nomade sans racines : a-t-on besoin de lui dans cette communauté où des femmes organisent seules la vie ?

Né en France en 1973 de parents coréens, **PHILIPPE YONG** vit à Montréal où il enseigne la littérature. *Hors-sol* est son premier roman.

PHILIPPE YONG

HORS-SOL



*À Marion,
à Lucille et Ysé,
qui m'ancrent.*



I

On sait que la culture hors-sol, notamment dans sa forme hydroponique, modifie substantiellement la morphologie des plantes cultivées. Des thallophytes les plus simples, dont les champignons restent les représentants les plus connus, aux spermaphytes, toutes les familles botaniques, si elles conservent les caractéristiques générales de leurs homologues élevées en terre, connaissent avec la disparition de leur substrat d'origine des transformations déjà bien documentées par la littérature scientifique.

Reste un sujet souvent négligé par les chercheurs, peut-être rebutés par son peu de visibilité, dans tous les sens du terme : celui des modifications structurales que subit le système racinaire des plantes cultivées en hydroponique. Elles sont pourtant à la fois bien réelles et fondamentales pour qui souhaite comprendre l'équilibre subtil qui doit présider à tout projet de culture hors-sol.

« Le système racinaire des plantes cultivées hors-sol »,
revue *Hydroponiques*

Il y avait du vrai dans cet article.

Ce matin encore, Alvare s'était pris à démêler le délicat écheveau qui pendait de ses tubes en PVC, à hauteur d'homme. Les racines étaient blanches, délicates, aériennes et cassantes. Elles n'avaient jamais eu à se défendre des multiples agressions de ce milieu sombre, hostile, colonisé et changeant qu'est l'humus. Plus de parasites, de gel, de sécheresse. Plus de sol gorgé d'eau qui étouffe et fait pourrir. Elles croissaient libres, dans un air à 26 °C. L'hygrométrie constante et optimale les baignait dans la moiteur d'une étuve sans qu'en remonte, comme dans les serres des jardins botaniques, la douce et âcre odeur de la terre. On ne sentait qu'un fade relent de propre, et seules des bottes mal rincées, laissant leurs traces dans les allées, venaient rappeler que sous le ciment des fondations, le sol vivant bougeait, grouillait, se transformait encore.

Les serres elles-mêmes, et leur belle géométrie répétitive, semblaient posées à même le paysage plat et ouvert de ce bout de terre urbaine perdu entre deux masses d'entrepôts. On avait décidé de cultiver là, de réveiller la friche maltraitée par des années d'usage industriel. On désirait conjurer le sort qui veut que l'homme use et abuse, puis rende stériles les espaces qu'il occupe. Il aurait fallu, pour dépolluer les sols, tout excaver, remplacer le substrat souillé de métaux lourds et d'hydrocarbures, creuser à cent mètres au moins pour atteindre à une eau pure qu'on aurait pu capter.

Mais à quoi bon ? La reconquête pouvait être plus simple. Une chape de béton sur le terrain aplani, une eau

recueillie sur les toits voisins, un puits géothermique, deux rangs de serres préfabriquées : on avait à peu de frais *revalorisé, restauré, rendu à son usage premier* un désert. Et maintenant, sous sa bienveillante surveillance, tout y poussait.

Il y a, dans la racine d'un plant hydroponique, comme l'idée d'une épure. Ses fonctions sont réduites. Elle n'est plus l'ancrage, partie cachée de l'iceberg, qui éviterait l'arrachement. Ses poils absorbants se déploient dans un milieu au Ph constant, sans résistance mécanique : elle est libérée de l'ingrat et aveugle travail de prospection de ses consœurs terriennes. Plus de lutte, de circonvolutions ou de retraite provisoire : la racine s'épanouit sans contraintes, colonisant un espace restreint mais sain. Point d'obstacles : elle emplit bientôt son tube de PVC d'un réseau dense de radicelles siamoises.

À côté se répète la même opération. Une racine presque jumelle, et elle-même libérée du joug du sol, croît à un rythme presque identique. Logée dans un tube en tout point semblable, elle ne cherche pas, comme une racine terrestre, étendue ou profondeur : c'est dans tout ce volume circulaire qu'elle crée puis densifie son maillage. Les radicelles se lovent et s'entrecroisent, quadrillent l'espace qu'elles épuisent, et captent ce jus si riche dont elles abreuvent la plante.

De rang en rang, quand il les parcourt, Alvare pense à ce processus silencieux, qui l'apaise. Comme une classe au travail, un groupe d'enfants absorbés dans leurs jeux, une chorale chantant à l'unisson, ses plants tendent tous vers une précieuse harmonie commune. Ils croissent impercep-

tiblement dans le bruissement électrique des pompes qui diffusent et drainent la solution nutritive. Au-dessus d'eux, les lampes font bien mieux que la pâle lueur du jour : elles reproduisent son spectre lumineux et l'amplifient. L'illusion est parfaite : fraises, concombres et courges rivalisent de couleurs dans une lumière digne du soleil en majesté d'une parfaite journée d'été.

Et pourtant, au dehors, lorsque son regard quitte l'espace d'une seconde ce bel alignement, tout n'est que vent et froid. Les parois ruissellent de buée et gouttent au sol, tant le contraste entre leurs 26 °C et l'hiver boréal est fort. Sur les toits, la neige semi-opaque laisse filtrer une lumière grise et fade. Il arrive qu'un souffle venu du dehors frappe en rythme sur les pans vitrés des deux serres jumelles, au point que celles-ci en tressaillent. Mais elles ne cèderont point, et le monde aura beau cogner ainsi à sa porte, ce bel univers clos continuera de vivre, hors du temps, dans une paix que peu d'habitants de la ville auront le bonheur de connaître.

Alvare se sentait élu, parvenu en un lieu de refuge dont on l'aurait fait roi. Comme si des mois d'errance désorientée s'étaient achevés là, dans la tiédeur de ce vase clos, au milieu de plantes luxuriantes et muettes, bienveillantes. Il les effleurait en passant et lorsque, chargées de fruits, leurs branches dodelinaient, elles semblaient lui offrir un discret salut, un geste d'allégeance. Ses protégées ne pouvaient ignorer qu'il leur donnait tout ici, qu'il contrôlait en quelques clics leur milieu. Savaient-elles qu'une négligence, un oubli de sa part pouvaient les condamner ? Toutes

flétriraient alors, brûlées par le froid ou par l'acide d'une solution mal dosée. Leurs feuilles, en mal de potassium, seraient grêlées de trous puis noirciraient. Ou, victimes d'une croissance trop rapide, leurs tiges s'affaîsseraient puis crouleraient, abandonnant leurs fruits au sol.

Rien de tout cela n'arriverait, bien sûr. C'était un monde stable, il l'avait trouvé. Il allait le préserver.

Lorsque la lumière déclinait, son humeur se faisait plus sombre. Il allait devoir quitter la serre, et avec elle, ce lieu hors du temps et de la ville qui le comblait sans limites. Une mélodie d'ascenseur en trois notes sortait du haut-parleur central, qui marquait la fin de son service. Restait alors la tournée d'inspection, dont des pictogrammes colorés traçaient le chemin toujours répété. Armé d'un lecteur de codes-barres qu'il scannait en tête de rang, il signalait son passage d'un bref geste vertical. On s'assurait ainsi de son sérieux : quatorze points de passage par serre, selon un rituel immuable, auquel il avait fini par prendre goût, mais qui le rapprochait aussi du moment de la sortie.

Dans les tout premiers temps, juste après son embauche, il avait dormi là plusieurs soirs par semaine. La douce moiteur de l'atmosphère contrôlée, le murmure liquide du système de drainage : tout concourait à l'apaiser, tout l'invitait au repos. Du matelas posé sur le sol, il entrapercevait le ciel entre deux rangées de feuillage dense et pensait aux cabanes perdues de l'enfance, à ces lieux qu'on gouverne et que rien ne peut venir abattre. Ses rêves se peuplaient de forêts et de voix diffuses, sans heurts ni violence, et l'eau qui l'entourait se faisait lac,

rivière ou mer. Il se laissait porter, dans le noir imparfait de la serre, protégé au dehors par l'ombre des entrepôts qu'il savait maintenant déserts, et le calme qui s'était si souvent refusé à lui venait peu à peu, sur la chaude dalle de ciment qui l'isolait de la terre gelée. C'était là, enfin, que la vie ralentissait, que tout faisait silence, et que ses souvenirs acceptaient un moment de le quitter pour hanter, peut-être, d'autres esprits fatigués. Lui fermait les yeux en confiance, se couvrait d'un léger drap de soie et quittait le monde pour un temps.

Mais ce bonheur ne dura pas, et ce petit espace nocturne arraché au flot incessant des choses lui fut retiré.

— Comment expliquer qu'à la fin de la tournée d'inspection des 3, 5, 6 et 9 février, le système n'ait pas enregistré votre ultime code-barres, celui qui sanctionne votre sortie ? Savez-vous qu'il s'agit d'un manquement grave ? Utilisez-vous votre lieu de travail pour des activités parallèles illicites ?

Lorsque l'inspecteur dépêché par le consortium qui l'employait lui posait ces questions, il aurait voulu lui parler de refuge, de la douce chaleur de la dalle, du bruissement des canalisations qui agissait sur lui comme un puissant calmant. Non, il n'était pas itinérant, oui, il avait un logement, un demi-sous-sol confortable en proche banlieue, il le rejoignait plusieurs fois par semaine. Oui, des amis aussi, une vie sociale. Non, il ne souffrait pas, ou plus, de l'expatriation, tout cela était loin.

— Alors pourquoi dormir là, sur le sol, sans douche ni cuisine ?

Il était resté muet un instant.

— Parce que... je suis bien ici. Je fais bien le travail, vous savez, je tiens à cet endroit. Regardez mes chiffres de production, le pourcentage de non-consommables a encore chuté, et mon budget phytosanitaire est presque nul. Laissez-moi une chance, s'il vous plaît.

— Virez-le, encore un taré, ou en passe de le devenir. Dormir là, et quoi encore, manger les plantes en salade, organiser des parties fines ?

Les mots du patron étaient clairs, et l'inspecteur, dans un soupir, referma le clapet de son téléphone.

— Rentrez chez vous, et attendez un courriel de la direction, il arrivera dans la journée.

Dans son bureau d'angle au centre-ville, Richard Darcheville fut pris d'un doute en ouvrant le dossier de son employé : Alvaro Sarmiento, un ingénieur senior en production végétale, trop capé pour le poste, aux résultats plus que probants, capable de dormir sur son lieu de travail ?

Il recomposa le dernier numéro appelé.

— C'est bon pour cette fois, mais l'avertissement restera au dossier durant un an. Plus d'entourloupes, on dort chez soi, d'accord ?

Alvare avait acquiescé. Il aurait voulu prendre l'inspecteur dans ses bras, mais se contenta d'une timide poignée de main.

Il quitta une nouvelle fois à regret le *champ des possibles*. C'est le nom que des habitants du quartier, qui traversaient depuis des années cette friche ouverte aux passants et aux vents, avaient trouvé pour rendre compte de tout ce qu'on pourrait y faire. Trois frontières la bordaient, qui disaient l'histoire de la ville : les hauts murs d'un monastère encore clos sur ses valeurs d'un autre temps, la voie ferrée transcanadienne et ses interminables convois, les façades brutalistes d'un ancien entrepôt. Des sentiers informels, raccourcis buissonniers défiant le plan au cordeau des bâtiments à moitié vides, avaient fini par tracer en tous sens un réseau dense de trajectoires : on s'y croisait peu – l'espace était immense, les piétons aventureux se faisaient rares – mais chaque passage dans ce lieu maltraité puis laissé à lui-même était comme un geste citoyen. Rompant la monotonie des parcours imposés, chaque homme, femme, adolescent ou enfant se faufilant entre deux grilles disjointes se libérait, sans peut-être en avoir conscience, de la tyrannie rectiligne des déplacements urbains. On y foulait la terre, on marquait la neige vierge de son empreinte, on tâtonnait sur la glace, on le traversait en diagonale. On en sortait

vainqueur d'un ordre que, le temps d'un trajet libre, l'on contestait en cheminant ainsi.

Alvare, au fil des semaines, avait emprunté tous ces détours et tracé lui-même quelques sillons, parfois adoptés par d'autres. Chaque jour, il en changeait, retardait de quelques pas le moment de rejoindre le béton et l'asphalte et d'abandonner pour un temps la liberté des possibles. À l'architecture calculée des bâtiments utilitaires, il préférait celle des arbres. Découvrir le champ avait réveillé en lui des souvenirs lointains de botanique et d'arboriculture, passage obligé et aimé de ses années d'études. L'hiver avait cet avantage de révéler, sur le fond presque neutre de ses ciels monochromes, la structure des essences. Dépouillés de leurs feuilles, les arbres livraient tous leurs secrets, sans dissimulation : le Peuplier de Caroline, ce pionnier des sols pauvres, croissait haut et vite, multipliant les fourches, car sa vie était courte. Il colonisait puis mourait en fertilisant les sols pour les autres. L'Orme de Sibérie, le mal-aimé venu d'Asie, étendait son empire à l'horizontale, en un réseau tortueux qui disait son désir de tout envahir. Le Nerprun cathartique faisait pire : toutes ses parties, une fois tombées au sol, rendaient les sols toxiques, tuant la flore locale. Et pourtant, ses baies presque noires faisaient le bonheur des oiseaux, qui dispersaient à l'envi ses semences mortifères. Il se jouait ici, bien loin du havre contrôlé des serres, une guerre végétale sans merci, silencieuse, mais qui, au nom de la survie de l'espèce, visait toujours à conquérir et à supplanter. Fruits appétents, stolons pionniers, haptotro-

pisme des vignes vierges : chaque plante avait ses armes pour disputer aux autres cet espace négligé par les hommes.

Au printemps, une étonnante métamorphose s'opérait dans le champ. Le quadrilatère boueux pris dans l'étau d'une voie ferrée et d'une route verdissait. Les fiers vestiges, ici une carcasse de sécheuse, là des pneus de poids lourd, perdaient de leur superbe, conquis qu'ils étaient, jour après jour, par d'insistantes herbacées. Les indices d'une évidente vie animale, furtive et invisible le jour, attendaient sur ses sentiers improvisés le piéton attentif. Une carcasse, les reliefs d'un repas de petit prédateur, les œufs brisés d'un nid : une fois les chiens partis, des drames nocturnes s'étaient joués ici, entre chats rôdeurs et renards, peut-être sous l'œil opportuniste d'une fouine ou d'un raton laveur. Les fourrés se faisaient denses, abritant dans l'ombre ces nouveaux arrivants, qui se moquaient bien des métaux lourds et de l'amiante. La vie reprenait ce que l'homme avait abandonné, et rien mieux qu'elle n'aurait su s'immiscer sur cette terre qu'elle occupait maintenant en majesté.

Une nouvelle race d'aventuriers parcourait *le champ des possibles* : des promeneurs. Un vieux piano, quelques tables formaient une agora improvisée, la fumée des barbecues faisait saliver, sans doute, les quelques habitants à fourrure qui se disputeraient les restes la nuit et le calme revenus. On débattait au coin nord, du haut d'un tabouret, comme à Hyde Park Corner. Un entomologiste et son filet fendaient l'air de gestes précis et souples, traçaient des arabesques virtuelles qui faisaient ployer sous elles les hautes graminées sauvages. Des enfants l'aidaient ensuite

à compter sa précieuse récolte. On quantifiait, classait, traduisait en mots et chiffres cette belle évidence : la terre souillée renaissait, et l'homme n'y était pour rien.

Des toits voisins, un curieux, venu fumer une cigarette en méditant, n'aurait pu manquer un étrange signe tracé à même le sol, et dont les proportions invitaient à penser qu'il était destiné aux avions. Trois ronds de sable dans un cercle rappelaient les sombres heures de la Seconde Guerre mondiale : le symbole de Roerich, supposé protéger les lieux culturels, scientifiques et historiques des bombardements. Une artiste l'avait inscrit ici, créant un sanctuaire de fait, redonnant un sens à l'espace délaissé. Deux mois après, les plantes elles-mêmes l'avaient enfoui, et le symbole protecteur s'en était retourné à la terre. Un comité citoyen s'était très vite formé, alliage hétérogène d'habitants du quartier mûs par la volonté commune de s'emparer pacifiquement du lieu. D'une tribune improvisée, on lançait questions et inspirations du moment.

« Fallait-il cultiver ou laisser la nature faire son œuvre ? Avoir la fierté de consommer ce que le champ pouvait produire ou laisser la friche se repeupler en un flamboyant désordre ? » Chacun regardait autour de soi avec dans l'œil une image de ce qui devait être : un jardin communautaire ouvert, à l'image des belles parcelles voisines, mais sans grillages ou liste d'attente, un sanctuaire pour les deux couples de faucons pèlerins qui nidifiaient déjà ici, un espace de spectacles spontanés en plein air ? On décida que le *champ des possibles* pouvait tout être à la fois. Que chacun vienne et travaille à transformer l'espace, ou

choisisse de le regarder vivre, il allait de nouveau exister, baptisé qu'il était d'un nom qui l'ouvrait à une étourdissante infinité d'usages. Il y eut, lors de cette assemblée, comme la joie d'une victoire sur l'ordre des choses : des gens, en bousculant un portail rouillé, avaient rappelé à la ville qu'en son sein, un petit espace libre permettait encore de la fuir. Et ces vainqueurs en proclamaient maintenant l'indépendance : les possibles allaient l'emporter sur le triste cours des choses, événement rare s'il en était, qu'il fallait célébrer. On décida, dans la foulée de cette révolte pacifique, que le champ devait s'ouvrir encore davantage, et c'est à coups de pince-monseigneur qu'on sectionna les grillages qui le séparaient de la voie ferrée. La lourde menace des convois subsistait, mais il fallait montrer l'absurdité de cette tranchée qui scindait la ville en deux.

Les faucons, malgré l'agitation qui s'ensuivit, restèrent nicher pour la saison. Les renards profitèrent d'un luxe inouï de proies vivantes et de reliefs cuisinés. Les enfants enrichirent leurs herbiers et leur vocabulaire. Les projections d'un soir sur un drap de fortune connurent succès et aléas. Les transats fatigués, sortis des coffres de terrasse, s'installèrent de travers. On y parlait, on y buvait en regardant le ciel.

Et bien sûr, certains voulurent cultiver sans attendre. On vit dès les beaux jours fleurir les bêches, et on récupéra de vieilles palettes pour clôturer des carrés de terre. On planta, on désherba, on attendit. On remarqua très vite les reflets irisés qui parcouraient les flaques les jours de pluie, les dépôts rougeâtres qui collaient aux mottes que

l'on retournait. On vit aussi que les plants souffraient : tournesols aphasiques contemplant l'humus et non l'astre, laitues brûlées au sol, arbres fruitiers fertilisés mais restés stériles. Les mauvaises herbes pullulaient tout autour, mais la vie végétale des carrés s'anémiait : elle hésitait à croître.

Les résultats des analyses ne tardèrent pas : dans le compte rendu du laboratoire mandaté par la Ville s'égrenaient, comme surgis du passé, les noms barbares de ce qui habitait le sol et s'immisçait partout. *Mercurure, cadmium, cobalt, chrome, hydrocarbures...* La litanie presque chantante s'étendait sur une page, et de la courte conclusion du rapport ressortaient quelques mots, comme une condamnation. *Impropre à la culture. Contaminé.*

Le *champ des possibles* s'était restreint. On pouvait fouler le sol, mais sous la surface, le passé industriel de l'ancienne cour de triage saturerait encore pour des siècles la terre marquée par l'homme. On n'y ferait rien pousser que des fruits et légumes frelatés avant même qu'on les cueille. La Ville s'était emparée du dossier, voyant là une séquence porteuse en termes d'images. Tout en protégeant la santé des citoyens, on allait leur proposer *une alternative*. On allait pour *le bien public, et parce que la mairie ne pouvait qu'encourager les initiatives citoyennes, revaloriser, restaurer, rendre à son usage premier un territoire indûment délaissé.*

On allait, sur une chape de béton, construire deux serres hors-sol.

C'est ainsi qu'Alvare avait découvert le *champ des possibles*. On l'avait recruté à distance : son CV, comme on disait, avait parlé pour lui, et dans le monde fluide, sans obstacles, des diplômés du premier monde, rien n'avait été difficile. La transplantation, étape pourtant redoutée de tout agronome, s'était dans son cas faite sans mal. Il était à l'image de ce qu'il cultivait, calibré pour s'épanouir dans tout environnement favorable, étonnamment neutre et flexible. Il n'en concevait aucune fierté. C'était, sans doute, un trait de l'époque que de produire des gens comme lui, qui pouvaient naviguer ainsi, dans les limbes confortables de projets excitants et reproductibles à l'infini. Dans la cabine de l'avion qui le menait à Montréal, il avait, par le hublot, regardé défiler le film tant de fois vu des banlieues d'abord vertes puis plus denses, des stades illuminés et des centres commerciaux gigantesques, des autoroutes urbaines à huit voies saturées du rouge des feux arrière. Les volets avaient freiné l'appareil, le train avant avait touché le sol : il aurait voulu applaudir, comme le faisaient quelques passagers heureux d'arriver, mais rien, à cette minute, ne l'avait traversé. Ce n'est que plus tard, après les premières nuits dans un apparthôtel, après les démarches indolores

auprès d'une administration rassurée par son contrat, qu'il avait ouvert les yeux sur Montréal.

Il avait d'abord découvert ce champ, qui consacrait tout son génie végétal à redevenir une forêt. Les habitants du quartier l'avaient écouté avec attention et méfiance : ce fameux Consortium Ville Verte, qui prétendait respecter l'esprit citoyen de leur utopie urbaine, n'était-il pas le cheval de Troie d'un projet immobilier masqué ? On disait *distribution de paniers, projets éducatifs, agriculture raisonnée*, fallait-il entendre *greenwashing, gentrification, inflation immobilière* ? Il y eut un vote, serré, on demanda les plans, on surveilla les sondes du puits géothermique, on s'inquiéta du risque sismique. Alvare se fit patient, modeste, disponible, évoqua ses projets passés, expliqua, rassura. Le Consortium s'effaça habilement derrière la figure de cet ingénieur en production végétale qui avait franchi l'Atlantique pour cette initiative innovante. « Un projet, ça s'incarne, Alvare, pour celui-là, l'incarnation, c'est vous, pas nous », lui avait dit Darcheville. Et il avait raison : on saluait maintenant le nouveau venu, on le questionnait sur les récoltes à venir, on s'inquiétait de savoir s'il se plaisait ici. Il répondait, un demi-sourire aux lèvres :

— Je me sens bien partout, vous savez, je suis comme mes plantes, je m'adapte.

Il s'attardait maintenant chaque soir sur ce quadrilatère béni, et écoutait la rumeur de la ville avant de la rejoindre. Avec l'arrivée de l'hiver, il était souvent seul lorsque, se retournant une dernière fois, il saluait son royaume. Les

serres, maintenant éteintes, se fondaient dans l'ombre bétonnée d'une façade anonyme.

Alvare avait lu quelque part que le génie d'une ville se mesurait en marchant. Si, pris par la beauté des lieux traversés, on pouvait se perdre sans que jamais ce bonheur d'être et de voir ne se rompe, on était dans une Grande Ville, de celles dont l'esprit magnifiait tout. Rome, Lisbonne ou Paris lui avaient fait connaître ce plaisir simple : se fondre pas à pas dans ce qu'il voyait, anonyme mais éveillé, libre de sentir sans penser.

Ici, à Montréal, marcher n'était pas chargé d'autant de sens. Ce parcours déjà tant de fois répété s'était inscrit en lui. Il se calait sans réfléchir sur un rythme qui ne variait jamais : rapide et fluide, constant, presque liquide. Les entrepôts de Gaspé étaient maintenant derrière lui. Près du métro, cafés, commerces et studio de yoga s'agglutinaient, espérant capter un peu du flot de citadins au pas pressé qui poussaient les lourdes portes pivotantes de la station de métro Laurier. Yoga chaud et baristas, deux mondes se faisaient face. À travers la baie vitrée embrumée qui lui rappelait la serre, Alvare apercevait des torsos, des membres cambrés en d'étranges postures, une forêt d'êtres venus exsuder les fatigues et angoisses de la ville. Vingt-six postures à 40 °C pour se purger des heures dans l'*open space*, de l'errance hébétée dans les centres commerciaux souterrains, du même menu commandé trois fois cette semaine dans le Time Out Market, du verre de trop après dix rendez-vous client. La chaleur interne du corps, excitée par l'effort, irradiait tout leur être et se mêlait à l'atmosphère